

RESSEMBLANCE

NATASCHA SADR HAGHIGHIAN

JEU DE PAUME
MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ

«La nature crée des ressemblances», écrivait Walter Benjamin en 1933¹, mais «c'est chez l'homme, du fait de son pouvoir d'imitation, qu'on trouve la plus haute aptitude à produire des ressemblances». L'être humain peut être ému par des objets, des situations, etc. et peut, à son tour, émouvoir d'autres hommes. Benjamin décrit comment le langage primitif est né d'une correspondance magique avec le monde et comment la faculté d'incarner et d'imiter des gens ou des choses diminue progressivement à partir de l'enfance, à mesure que le langage, mais aussi l'écriture – cette «archive de correspondances non sensibles» – prend sa suite. Vieillir, dans le contexte trépidant des sociétés «développées», c'est devenir inutile, alors qu'il en va tout autrement dans les sociétés «peu développées» où le grand âge est vu comme une source de sagesse et une occasion pour l'autre d'entrevoir par empathie son propre avenir. Cette branche est une branche. Et Natascha Sadr Haghighian jure l'avoir vue se mouvoir.

1. Voir Walter Benjamin, «Sur le pouvoir d'imitation», in *Œuvres II*, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 2000, p. 359-363 et «La théorie de la ressemblance», trad. Pierre Rusch, *Cahiers de L'Herne*, n° 104, «Benjamin», octobre 2013, p. 120-122.

Nataša Petrešin-Bachelez

RESSEMBLANCE

Natascha Sadr Haghighian

«Personne n'a envie de passer ses vacances dans une décharge», écrivait Robert Smithson en 1972. En fait, cette phrase ressemblait plus à une exhortation, à un appel à la contredire. Ce texte, «Cultural Confinement¹», fut d'abord publié par l'artiste sous forme de protestation dans le catalogue de la documenta 5, en lieu et place de sa participation à l'exposition. Celui-ci y déclarait: «Les parcs sont des paysages finis pour un art fini [...] Quand on place une sculpture finie du XX^e siècle dans un jardin du XVIII^e siècle, elle est absorbée par cette représentation idéale du passé, ce qui renforce des valeurs politiques et sociales qui n'ont plus cours.» Smithson prônait une dialectique, un processus en prise avec le monde extérieur aux lieux confinés des expositions, avec les sites diabolisés et saccagés: terrils, mines à ciel ouvert, rivières polluées.

Quarante ans après la rédaction de «Cultural Confinement», je me suis retrouvée dans les jardins du parc Karlsaue de Kassel, ceux-là mêmes auxquels Smithson faisait allusion². Or dans des secteurs entiers de ce lieu considéré par Smithson comme un paysage fini, j'ai découvert, enterrés sous les massifs de fleurs et les bosquets de buissons et d'arbres, des tas de gravats de la Seconde Guerre mondiale. Le paysage a commencé à bouger. Sous une recreation pictorialiste d'un paradis, d'un Eden perdu se dissimulaient le dépotoir dans lequel Smithson voyait le lieu d'un processus réel ainsi que les décombres d'une société empêtrée dans des idées politiques et économiques délétères et illusives, et, très littéralement, d'une ville liée aux fabricants d'armes. Peut-être que rien ne disparaît jamais. Tout, à son heure, réapparaît en ayant changé de forme, d'expression, d'énonciation, poussé par des vents de direction et d'intensité variables. Peut-être que rien n'est jamais fini non plus.

Prenez le césium 137, principal composant de la radioactivité créée voici 28 ans par l'accident nucléaire de Tchernobyl. Le césium 137 possède une demi-vie³ de 30,17 ans. Ce qui ne signifie toutefois pas qu'il se sera complètement décomposé

dans 60,34 années. Car, comme nous allons l'apprendre, certains éléments possèdent plusieurs demi-vies et leur décomposition peut prendre des centaines ou des milliers d'années. Néanmoins, la durée de vie du sarcophage de béton qui entoure le réacteur de Tchernobyl est de 30 ans (Tchernobyl demeurant évidemment une prouesse extraordinaire en termes d'asservissement de forces vitales).

Quelque chose s'éteint. Mais ce quelque chose ou, *a fortiori*, ce quelqu'un que vous pensiez avoir enterré revient. La demi-vie du polonium 210, ce poison radioactif qui a peut-être tué Yasser Arafat, est de 138 jours, mais d'autres substances produites par ce polonium 210 subsistent beaucoup plus longtemps⁴. Combien de vies possède un être humain? Yasser Arafat a échappé à bon nombre de tentatives d'assassinat. Mais voilà que, à la faveur d'une bataille engagée autour des raisons de sa mort, ses ossements exhumés se trouvent dispersés dans plusieurs pays. La demi-vie d'un élément chimique radioactif n'obéit pas aux «scénarios» ni aux échelles de temps propres à d'autres cycles de vie. Puisqu'elles obéissent à des règles différentes et déroutantes, la durée de vie d'un être humain, la durée de vie d'un conflit politique, la durée de vie d'une pièce de machine engendrent des mortalités différentes et déroutantes. Par conséquent, une activité récente consiste à décrypter et décoder avec précision la décomposition et ses agents afin de contrôler la façon dont la mort a été racontée ou déclarée. La criminalistique inverse le processus de l'inhumation, elle ne se contente pas de limiter les dégâts, elle s'empare du récit de tout ce qui est mortel, avec la promesse que, lorsqu'on pourra estimer n'importe quelle décomposition, y compris nucléaire, les dossiers pourront enfin être classés.

Mais certains agents sont inactifs et donc difficiles à détecter ou à décoder... jusqu'à leur réveil. Un champignon appelé *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani*, responsable du «chancre coloré» du platane, s'est introduit en France dans les munitions de l'armée américaine venue en 1944 à Marseille pour libérer le pays. À son arrivée, *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* est entré en dormance pendant plus de soixante ans – soit environ deux demi-vies du césium 137 – avant de se réveiller brusquement en 2006 pour entamer sa conquête de la France et, très probablement, de l'Europe. Pour l'instant, il a atteint

le canal du Midi, grandiose projet de construction cartésienne du XVII^e siècle et véritable grand œuvre de la modernité, chargé de canaliser les déplacements et les flux de biens et de richesses en reliant les itinéraires commerciaux de l'Atlantique à ceux de la Méditerranée. Les 42000 platanes plantés sur ses berges sous Napoléon ont créé une monoculture. Puisque le champignon exploite pour progresser les caractéristiques de ce milieu organisé, la priorité semble être de limiter les dégâts – une autre forme de confinement. Les platanes sont tous en cours d'abattage. Il faut éliminer non seulement les arbres infectés, mais aussi sept arbres sains situés de part et d'autre car les cordages des bateaux abîment constamment leur écorce, ce qui permet au champignon de se propager. Dans certains endroits, il ne subsiste plus que deux ou trois arbres et, comme l'effet produit est disgracieux, ils sont abattus à leur tour. Ceux-ci doivent ensuite être brûlés, sciure comprise; quant au matériel et au personnel mobilisés pour ces travaux, ils doivent être soigneusement désinfectés pour éviter la dissémination des spores. Ces forces irrépessibles et apparemment imprévues, qui sortent des cadres qui leur étaient assignés, semblent en augmentation. Si nous voulons conserver les milieux que nous avons créés, nous risquons à l'avenir d'avoir beaucoup de choses à enterrer, à confiner, à réprimer et à couper.

Au regard de certaines de ces vies et demi-vies, de certains de ces processus, de certains de ces agents que la modernité – avec sa manie de canaliser, d'accumuler et de polier les déplacements, les flux et les énergies – a oublié de prendre en compte, la simple chute d'une grosse branche d'un majestueux platane par une journée de fin d'été dans le parc entourant la Maison d'Art Bernard Anthonioz paraît tout à fait insignifiante, presque amusante. À cause de la chaleur estivale, les feuilles avaient fermé leurs pores, de sorte que l'eau qui circulait dans cet arbre s'était accumulée dans la branche et l'avait alourdie. Et, à la fin de l'été, celle-ci était tombée. Elle gisait encore là où elle avait chu lorsque je l'avais trouvée en me promenant dans le parc. Formant un net contraste avec leur environnement vert et vigoureux, ses feuilles, désormais séparées de leur artère nourricière, avaient bruni et séché en avance sur la saison. Comme exsangue, cette branche détonnait dans ce paysage organisé; on aurait même dit qu'elle était sortie de la composition du tableau.

Nous attendions donc toutes les deux la suite des événements. Ayant appartenu à un arbre pendant plus de deux siècles dans ce parc bien ordonné, elle en avait vu passer, des branches... Le bois mort tombé à terre porte différents noms. On parle traditionnellement de débris, mais à présent qu'ils sont valorisés pour leurs effets positifs sur le milieu on les appelle «matières ligneuses au sol» ou «bois mort chablis» (BMC). Les groupes d'action sur le climat voient dans ce BMC une réserve de carbone et, à ce titre, estiment utile de le laisser sur place⁶. Selon les températures, les précipitations et d'autres facteurs, la fragmentation du bois prend entre 25 et 85 ans et aboutit à une dégradation physique et à une décomposition biologique.

En examinant les alentours, j'ai compris que cette branche ne pourrait sans doute pas se biodégrader, se décomposer lentement et se retransformer en composés de flux énergétiques (à ce sujet, une serviette en papier met environ deux à quatre semaines à se biodégrader, une canette métallique 50 à 100 ans, et la capsule d'une bouteille de Coca environ 400 ans). Si la branche se biodégradait, du carbone – le quatrième élément le plus abondant dans l'univers – serait libéré sous l'action de nombreuses espèces détritiques telles que bactéries, champignons et autres agents de décomposition, et chercherait à s'associer à d'autres composés organiques ou à d'autres formes de vie car le carbone est l'élément chimique de base de toute vie connue. Il représente jusqu'à 50% de la matière sèche du bois et, en termes de masse, c'est aussi le deuxième élément le plus abondant (18%) dans le corps humain. Il constitue la substance la plus dure présente à l'état naturel (le diamant) et l'une des plus tendres (le graphite). Il se lie facilement à d'autres petits atomes pour générer presque dix millions de composés différents tels que le charbon, le pétrole et le gaz naturel.

Je m'attarde pour tenir compagnie à la branche avant que des mesures ne soient prises. Durant cette parenthèse, je m'interroge sur ce qu'elle pourrait devenir. Mes pensées vagabondent. J'écarte certaines hypothèses, comme celle où la branche intégrerait le capital de Total en tant qu'action. Après de rapides calculs, je me dis qu'elle ne se transformera pas en carburant fossile avant longtemps, ce processus prenant

généralement des millions d'années. Je n'en envisage pas moins qu'elle pourrait terminer en mulch d'écorce à répandre autour des arbres entourant la tour Total à La Défense ou dans les jardins ceinturant la villa de Christophe de Margerie, P.D.G. du groupe. À ce sujet, celui-ci vient d'être relaxé dans l'affaire de corruption liée au programme de l'ONU «Pétrole contre nourriture» qui, destiné à empêcher la population irakienne de mourir de faim à cause de l'embargo, fut finalement détourné au profit d'autres projets. La nourriture, soit dit en passant, contient aussi du carbone.

Pour en revenir aux vies et demi-vies de tous les acteurs de cette histoire, je dois dire que le bâtiment qui abrite aujourd'hui la Maison d'Art Bernard Anthonioz, de même que son parc, furent construits à la même époque que le canal du Midi. Ce lieu a changé plusieurs fois de propriétaire avant de devenir, un an avant l'arrivée en France de *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani*, une maison de retraite pour artistes de tous horizons. Il proposait des studios à tous ses résidents, âgés en moyenne de 50 à 60 ans à l'époque. Une moitié de la maison fut transformée en centre d'art l'année où *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* est sorti de son hibernation, l'autre demeurant une maison de repos occupée par des artistes de 80 ans et plus, devenus incapables pour la plupart de poursuivre leur pratique. Je me demande où je serai quand je serai vieille.

1. Robert Smithson, « Cultural Confinement », catalogue de la documenta 5, Kassel, 1972; réimprimé dans le numéro d'octobre 1972 d'*Arforum*.

2. Mon projet pour la DOCUMENTA (13) 2012 était un sentier. Voir www.d13mail.de

3. « Temps que met une grandeur qui suit une loi exponentielle décroissante pour arriver à la moitié de sa valeur initiale. Demi-vie d'une substance radioactive. » *Le Petit Robert*, Paris, Le Robert, 2012, p. 672.

4. Voir Eyal Weizman, « Short Cuts (The half-life of Yasser Arafat) », <http://www.lrb.co.uk/v36/n01/eyal-weizman/short-cuts>

5. Voir Alexander M. Evans et Mark J. Ducey, « Carbon Accounting and Management of Lying Dead Wood », http://www.climateactionreserve.org/wp-content/uploads/2010/12/Carbon_Accounting_and_Management_of_Lying_Dead_Wood-Forest_White_Paper.pdf

SIMILAR

Natascha Sadr Haghighian

"Nobody wants to go on vacation to a garbage dump," wrote Robert Smithson in 1972, and it sounded more like a plea, a call to actually go. His text "Cultural Confinement"¹ was first published as a protest note in the documenta 5 catalogue in place of his participation in the exhibition. He declared: "Parks are finished landscapes for finished art....When a finished work of 20th-century sculpture is placed in an 18th-century garden, it is absorbed by the ideal representation of the past, thus reinforcing political and social values that are no longer with us." He called for a dialectics, a process that seeks a world outside of confined curated places, in the wrecked infernal regions - the slag heaps, the strip mines, the polluted rivers.

Forty years after Smithson wrote "Cultural Confinement", I find myself in the very gardens of the Karlssaue Park in Kassel that Smithson referred to.² Yet underneath large parts of the gardens that Smithson declared a finished landscape, I find heaps of rubble from World War II buried beneath the flowerbeds and arrays of bushes and trees. The landscape started to move. Underneath a pictorially composed re-creation of a lost paradise of Eden lay the very dumpster that Smithson saw as the site for actual process, the wreckage of a society entangled in fatal, delusional political and economic ideas, and very literally of a city wedded to arms manufacturing.

Maybe nothing ever really goes away. In its own time it reappears, changed in form, in expression, in utterance, driven by the winds changing direction and intensity. Maybe nothing is ever really finished either. Take caesium-137, which makes up most of the radioactivity left from the Chernobyl nuclear accident 28 years ago. Caesium-137 has a half-life³ of 30.17 years. But that does not mean that it will have completely decayed after 60.34 years. No, as we had to learn, some things have several half-lives and their decay can take several hundreds or thousands of years. Nevertheless, the life span of the concrete sarcophagus that encases the Chernobyl reactor is in fact 30 years (Chernobyl, of course, being one of the fantastic achievements in scripting vital forces.)

Something finished. You assumed you buried something, or someone for that matter, and they just keep coming back. The half-life of polonium-210, the radioactive poison that might have been used to kill Yasser Arafat, is 138 days, but other substances that polonium-210 leaves behind are traceable for much longer.⁴ How many lives does a human being have? Yasser Arafat escaped assassination attempts on a number of occasions. But now Arafat's exhumed bones are scattered over several countries in a battle over the narrative of his death. The half-life of a radioactive chemical element does not follow the scripts or time scales that other life cycles propose. The life span of a human being, the life span of a political conflict, the life span of a piece of technology follow confusingly different rules, creating confusingly different mortalities. Hence a recent activity in this situation is the minute deciphering and decoding of decay and its agents, thereby controlling the way death is told or declared. Forensics reverses the burial, it exceeds damage control, it takes control over the narrative of all that is mortal, with the promise that once all decay, including nuclear decay, is estimated cases can finally be put to rest.

But some agents are idle and therefore hard to detect or decode – until they wake up. A fungus known as *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* causing the so-called canker stain in plane trees came to France in US army munitions crates when they arrived in Marseille in 1944 as part of the liberation of the country. On its arrival, *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* went into hibernation for over sixty years – roughly two half-lives of caesium-137 – before it suddenly woke up in 2006 to start its conquest of France and most likely of Europe. So far it has reached the Canal du Midi, the grand 17th-century Cartesian construction project and a true magnum opus of modernity – canalizing movements and flows of goods and wealth by connecting trade routes from the Atlantic Ocean to the Mediterranean Sea. Under Napoleon, 42,000 plane trees were planted along the canal, establishing a monoculture. Now that the fungus is conveniently using the features of this planned environment to advance, the priority measure seems to be damage control – another form of confinement. The plane trees are all being cut down. Not only do the infected trees have to be cut down, but also seven healthy trees on either side because the ropes of the boats constantly

damage the trees' bark and the fungus is passed on. In some spots only two or three trees remain, creating an awkward sight, so they are also felled. The felled trees then have to be burned, including the sawdust, and the equipment and people involved in the operation have to be carefully cleaned so that no spores are carried to other places. Such uncontrollable and apparently unforeseen forces exceeding their scripted movements seem to be on the increase. If we want to try to maintain the environments we have created, we may have a lot of burying, confining, containing and cutting ahead of us.

In the light of some of the lives and half-lives, some of the processes, some of the agents that modernity's regimes of canalizing, accumulating and policing movements, flows and energies failed to take into account, the simple event of a large branch falling off a majestic plane tree on a late summer's day in the park surrounding the Maison d'Art Bernard Anthonioz seems utterly insignificant, almost droll. A hot summer had caused its leaves to close their pores and as a consequence the water circulating through the tree gathered in the branch and made it very heavy. At the end of the summer it fell down. It was still lying right where it had dropped when I found it during a stroll through the park. In sharp contrast to its green and vital surroundings, its leaves had turned unseasonably brown and dry due to abrupt separation from its lifeline. It looked very dead and displaced in this composed landscape; in fact, it looked as if it had fallen out of the composition of the picture.

Now we were both waiting for what would happen next. It had been part of a tree for more than two hundred years in this very orderly park, so it had seen many branches come and go. There are different names for dead wood on the floor: traditionally it's referred to as debris, but since it is now valued for its various positive effects on the habitat it is referred to as down woody material or as lying dead wood (LDW). Climate action groups call LDW a carbon pool and advocate that it should be left in place as carbon storage.⁵ Depending on temperatures, rainfall and other factors, log fragmentation in the branch would occur over twenty-five to eighty-five years, eventually leading to physical breakdown and biological decomposition.

Examining the surroundings, I concluded that the branch would certainly not be left to biodegrade, to slowly decompose and return into compounds of energy flows – speaking of which, a paper towel takes approximately two to four weeks to biodegrade, a tin can 50 to 100 years and the cap of a coke bottle about 400 years. If the branch were to biodegrade, carbon, the fourth most abundant element in the universe, would be liberated with the help of numerous detritivorous species such as bacteria, fungi and other decomposers, and it would seek to become part of other organic compounds or life forms, for carbon is the chemical basis of all known life. It makes up about 50% of wood by dry weight, and in terms of mass it is also the second most abundant element (18%) in my body. It constitutes the hardest naturally occurring substance – diamond – and one of the softest known substances – graphite. It likes to bond with other small atoms, resulting in almost ten million different compounds, including coal, petroleum and natural gas.

I linger in order to keep the branch company before measures are taken. In this moment of suspension, I speculate on what else could become of it. My thoughts wander. I rule out some ideas, such as the one where the branch becomes part of a Total S.A. share – after some estimates I figure it won't become fossil fuel anytime soon, such processes typically taking millions of years. But I play with the idea that it could end up as bark mulch, spread around the trees framing the Tour Total in La Défense, or else in the gardens surrounding the villa of Christophe de Margerie, the chairman and CEO of Total S.A. Incidentally, he was recently acquitted of all charges in the corruption affair linked to the UN Oil-For-Food programme, which was devised in order to keep the Iraqi population from starving during sanctions but ended up feeding into other projects. Food, by the way, also contains carbon.

To keep track of the lives and half-lives of all agents in this story, I should say that the building now housing the Maison d'Art Bernard Anthonioz and its park were built around the same time as the Canal du Midi. It changed ownership many times before it eventually became a retirement home for elderly artists of all kinds a year before *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* arrived in France. It provided studios for its residents, who were on average fifty to sixty years old at the time.

One half of the Maison was turned into an art centre in the year *Ceratocystis fimbriata* f. sp. *platani* woke up from hibernation, leaving the other half of the building for the nursing home, with most resident artists being eighty years old or more and for the most part unable to continue their practice. I wonder where I'll be when I'm old.

1. Robert Smithson, "Cultural Confinement", *documenta 5* catalogue, Kassel, 1972; reprinted in the October 1972 issue of *Artforum*.

2. My project for *dOCUMENTA (13)* 2012 was a trail. See www.d13trail.de

3. "The time taken for the radioactivity of a specified isotope to fall to half its original value. The time required for any specified property to decrease by half." *Concise Oxford English Dictionary*, Oxford University Press, 2008, p. 643.

4. See Eyal Weizman, "Short Cuts (The half-life of Yasser Arafat)", <http://www.lrb.co.uk/v36/n01/eyal-weizman/short-cuts>

5. See Alexander M. Evans and Mark J. Ducey, "Carbon Accounting and Management of Lying Dead Wood", http://www.climateactionreserve.org/wp-content/uploads/2010/12/Carbon_Accounting_and_Management_of_Lying_Dead_Wood-Forest_White_Paper.pdf

























TOUT CE QUE
MES YEUX
NE VOIENT PAS

Haytham El-Wardany

J'ai entendu son grincement tôt aujourd'hui. Il était à peine 9 heures lorsque son cri m'est parvenu. J'ai laissé sur-le-champ ce que j'avais entre les mains et je suis allé rapidement au balcon. J'ai levé les yeux et vu la chouette, posée comme à son habitude sur l'une des petites barres de fer de la clôture de l'immeuble voisin. Elle a cessé de crier lorsqu'elle m'a vu, et je suis resté debout à la regarder pendant qu'elle me regardait, sans qu'aucun de nous ne fasse le moindre mouvement. Nous n'avions rien à échanger tous les jours sinon ces regards. Peu à peu, elle a commencé à déplacer le sien pour balayer les lieux. Juste devant moi, des flots de sacs plastique de différentes couleurs se fracassaient sur la surface accidentée du terrain vague. Des chiots jouaient sous le soleil du matin, tantôt disparaissant sous les sacs plastique, tantôt plongeant dans les crevasses d'eau stagnante. Un chat était allongé dans la partie restante d'une baignoire abîmée. Au loin, des enfants se balançaient sur une branche d'arbre abandonnée à terre. Le pépiement des oiseaux devenait plus fort. Je levais les yeux de temps en temps vers la chouette, et la trouvais regardant aussi ce terrain, comme moi.

Depuis mon retour à la maison il y a une semaine, j'erre, indécis, entre ses murs. Je dors chaque nuit dans un coin différent. Les conversations avec ma mère, dont je suis venu prendre soin depuis qu'elle est seule, ressassent les mêmes histoires autour de ce qui s'est passé à l'hôpital. Ma mère raconte tous les jours les mêmes détails – l'admission à l'hôpital, les jours qui l'ont précédée, la manière dont nous

avons été traités – et moi je l'écoute et commente l'une ou l'autre phrase, me remémorant ce que l'un des médecins avait dit. De temps à autre, ma mère reçoit la visite de femmes que je ne connais pas. Je quitte alors la pièce, notre conversation s'interrompt, et je retourne à mon angoisse entre les recoins de la maison. Tous les jours, je rôdais autour de la chambre de mon père sans y entrer, et si j'entraais, je ne pouvais pas y rester longtemps. Je regardais précipitamment autour de moi, puis la quittais. Un jour, avant le crépuscule, alors que je m'approchais de la chambre, j'ai entendu un son venant de l'extérieur; il ressemblait à un miaulement mais se rapprochait du grincement, comme si une âme était traînée sur une surface lisse, *souc souc souc souquicou*. J'ai pensé qu'il s'agissait de l'un des chats qui vivaient sous la protection de mon père. Mais le son avait un timbre étrange, qui flottait au-dessus des autres bruits, et où se mêlaient pleurs et cris. J'ai traversé la chambre et je suis sorti sur le balcon pour en chercher la source. Il provenait d'en haut. J'ai vu une chouette brune rayée de légers traits noirs, posée sur une barre de fer saillante, et j'ai distingué ses grands yeux miel. Je me suis mis à la regarder; elle s'est arrêtée de crier et s'est mise à me regarder.

Ma mère m'a demandé, pendant que je préparais le thé, si j'avais ressenti l'explosion ce matin. Je lui ai répondu que je n'avais rien senti du tout; elle m'a dit qu'elle avait entendu vers 7 heures un bruit qui lui avait semblé être celui d'une explosion sur le périphérique. Je m'en suis étonné et lui ai dit que l'explosion avait eu lieu à des dizaines de kilomètres de là. Elle a répondu que, selon la radio, l'explosion avait été très forte. Debout dans la cuisine, j'ai imaginé les vagues de l'explosion se propageant à travers les rues et les bâtiments de la ville pour parvenir jusqu'à notre maison. Puis j'ai entendu ma mère m'appeler, je suis allé au salon et je l'ai aidée à porter la table de marbre; nous avons déplacé le tapis et commencé à essuyer le sol. Ensuite, j'ai pris un chiffon mouillé et j'ai essayé d'ouvrir les battants de la fenêtre pour

la nettoyer; la poignée métallique s'est disloquée dans ma main. J'ai essayé de la fixer à nouveau, sans succès; ma mère l'a prise et l'a fixée elle-même. Après le ménage, nous avons attendu un moment que le sol sèche, et j'ai aidé ma mère à étendre le tapis; nous avons remis la table à sa place et épousseté les vieux sièges du salon pour qu'ils soient prêts à accueillir les visiteurs du jour.

Le temps pendant lequel je n'étais pas avec ma mère, je le passais au balcon de mon père, échangeant des regards avec la chouette puis regardant le vaste terrain sur lequel donnait le balcon. Durant toute ma vie antérieure à la maison, j'avais voué une haine profonde à ce terrain, qui avait toujours représenté la désolation à laquelle je voulais échapper. La désolation de la ville qui rampait doucement vers mon âme. J'avais sciemment fait le choix d'avoir ma propre maison très loin de notre ancien quartier. Au cours de longues années, un demi-hectare de terre arable et verte s'était transformé en un terrain vague et vide, puis en une terre désolée où s'amoncelaient les débris des maisons qui l'entouraient de trois côtés. Roseaux et cannes à sucre sauvages apparaissaient au bord des endroits humides à la saison du reflux des eaux souterraines puis ils se desséchaient et se cassaient, avant que de nouvelles ceintures ne se forment au retour de l'eau. Et peu à peu, le terrain s'était empli de monticules épars de débris provenant de la destruction des maisons attenantes, remplacées par de hautes tours. Dans cette jungle s'étaient reproduites des générations de chiens, de chats et de souris; et sur les tas de débris se tenaient des hérons aux pattes salies par l'eau stagnante, qui regardaient autour d'eux.

Quelque temps après mon mariage et mon déménagement, je suggérai à mon père d'occuper ma chambre donnant sur la rue, au lieu de la sienne qui donnait sur cette désolation. Mais il me dit que la rue était gênante, que la désolation ne le dérangeait plus car elle était devenue une partie de la vie

dans ce lieu, et qu'en suivre les scènes était devenu son passe-temps. Mon père dit en riant: « Où pourrais-tu voir par exemple un chat juché sur le dos d'un mouton ? » Mon père était un citadin; il n'avait jamais témoigné aucun intérêt pour la nature. Il rejetait toute proposition d'excursion que faisait ma mère, et refusait vigoureusement de quitter sa chambre et de sortir de la ville, ne serait-ce que pour respirer l'air pur du bord de mer pendant quelques jours. Tout le monde partait, et il restait à la maison, plus précisément dans sa chambre, qu'il ne quittait plus beaucoup, et dont il n'était plus facile de le sortir; à la fin de sa vie il demandait même à ma mère d'y porter ses repas, et il insistait pour manger seul. Malgré son indifférence à l'égard de tout ce qui n'était pas de la ville, il était attaché à la vie qui s'était développée dans le terrain vague. Il connaissait les généalogies des chats qui y vivaient, et retenait les horaires des batailles des chiens. Il intervenait avec tendresse pour sauver les petits d'une chatte morte en accouchant sur son balcon, ou chassait un corbeau qui avait fait son nid près de la balustrade, parce qu'il ne supportait pas son croassement. Avec le temps, les histoires de mon père sur sa vie à la maison devenaient rares par rapport à celles sur sa vie au balcon, si bien que le balcon semblait être devenu le lieu de rencontre de deux mondes: la maison qui se retirait de lui et le terrain désolé qui s'infiltrait en lui.

Ma mère a dit qu'aller à l'hôpital avait été une erreur dès le départ, et qu'il aurait mieux valu que nous restions à la maison et ne soyons pas exposés à l'humiliation. Ma mère parle sans cesse à la première personne du pluriel, comme si nous avions tous été admis à l'hôpital et que nous avions tous dormi dans des lits de malades. Je lui ai dit que les médecins avaient été optimistes avec l'amélioration des résultats des analyses effectuées les premiers jours, mais elle m'a dit encore: « Est-ce que leurs chiffres t'ont berné ? N'as-tu pas vu son état de tes propres yeux et avec ton propre cœur ? Il aurait dû rester dans son lit, dans sa maison. » Nous sommes restés un moment silencieux après

le déjeuner, puis j'ai entendu clairement le cri de la chouette. J'ai laissé ma mère et me suis rendu dans la chambre de mon père pour aller au balcon. Le cri de la chouette ne se limite plus au crépuscule. Ces derniers jours, elle vient à toute heure. En passant dans la chambre, j'ai aperçu une vieille photo de ma sœur, glissée sous la plaque de verre recouvrant le bureau, avant qu'elle ne porte le voile. Une étudiante aux cheveux coupés à la garçonne. Le cri de la chouette me donnait l'autorisation dont j'avais besoin pour entrer dans la chambre de mon père; en même temps, il me permettait de traverser la pièce en toute sécurité, léger, sans être encombré des souvenirs mêlés à ses détails. Au balcon, je suis resté longtemps debout, regardant la chouette qui me regardait à son tour après avoir cessé de crier. Puis nous avons détourné tous deux le regard vers le terrain désolé. J'ai vu des huppées sautillant sur quelques pierres et un grand lézard se déplaçant lentement. J'ai vu deux ânes se cabrer et s'enlacer. J'ai vu un chiot sortir de la carcasse métallique d'une voiture. J'ai vu des enfants courir derrière un chien boiteux, lui entourer le cou d'une corde et le tirer. J'ai vu dans le ciel des hélicoptères militaires volant à basse altitude. Puis j'ai éteint mon mégot et je l'ai jeté en direction du terrain.

Ma sœur a appelé l'après-midi pour se rassurer à notre sujet, parce qu'elle avait entendu aux nouvelles qu'il y avait eu des explosions près de nous. Ma mère lui a demandé où elles avaient eu lieu, puis elle lui a dit que nous allions bien et n'avions rien senti. Ma sœur a dit qu'elle était inquiète, que les rues aujourd'hui étaient dangereuses et qu'il fallait les éviter. Puis j'ai appelé ma femme et je l'ai rassurée, lui disant que nous allions bien. Je lui ai annoncé ensuite que je rentrerais à la maison demain après la visite, comme convenu. Nous sommes restés silencieux après avoir fini nos communications. Jusqu'à ce que ma mère interrompe le silence en disant qu'elle se sentait coupable de nous avoir laissé prendre mon père à l'hôpital, et demande à Dieu de lui pardonner. Elle m'a raconté qu'avant son dernier coma il avait

essayé de se lever et d'ôter les tuyaux reliés à son corps, mais qu'il n'avait pas réussi; il s'était penché vers elle et lui avait dit: « Ne vas-tu pas faire ce dont nous étions convenus ? » Je lui ai demandé: « De quoi étiez-vous convenus ? » Elle a dit: « Que je le ramènerais à la maison. » Le silence s'est étendu une fois de plus entre nous, jusqu'à ce que j'entende sonner à la porte. Je suis allé ouvrir. J'ai eu du mal à bouger la porte parce qu'elle coïncait en frottant sur le sol. Une voisine venait rendre visite à ma mère. Je lui ai ouvert la voie et l'ai faite entrer au salon, puis j'ai quitté la pièce.

Il y a des années, des topographes étaient venus niveler des parties du terrain désolé et y avaient tracé des traits à la chaux. Il avait semblé que ce terrain, dont nul ne connaissait le propriétaire, allait trouver la fin à laquelle il était destiné, et que de hautes tours allaient s'y dresser. Quelques jours plus tard, mon père m'appela, inquiet, et me demanda ce que cela signifiait d'après mon expérience d'ingénieur. Je lui dis que cela signifiait que la construction allait probablement enfin commencer sur le terrain car, d'habitude, l'ingénieur recevait le terrain vide, y supervisait la construction pendant quelques mois – le temps dépendait de la superficie – puis le rendait à son propriétaire construit et prêt à être vendu. J'ajoutai que la construction sur ce terrain nécessiterait probablement six mois, si les matériaux étaient disponibles. Mon père murmura, peiné: « Six mois seulement. » Mais le temps passa sans que rien n'arrive et, progressivement, les traits blancs disparurent et le terrain retrouva sa forme initiale – terrain des choix perdants ou des conflits perpétuels, un terrain à jamais hors d'usage, dont les propriétaires ne parviendraient pas à disposer. L'inquiétude de mon père se dissipa.

J'ai demandé à ma mère si elle n'avait jamais entendu mon père parler d'une chouette qui se posait à proximité de son balcon. Elle a dit d'un ton réprobateur: « Une chouette ! À Dieu ne plaise ! Non, il ne lui est jamais arrivé de dire

quoi que ce soit à propos d'une chouette. » Cette question me préoccupe depuis que j'ai entendu le cri de la chouette, et je me demande tous les jours en traversant la chambre de mon père s'il avait lui aussi entendu son cri. Je suis resté assis un moment auprès de ma mère pendant qu'elle lisait son Coran, puis j'ai quitté la pièce et me suis mis à me déplacer entre les recoins de la maison, pourchassé par l'angoisse des souvenirs. J'ai regardé des objets silencieux, qui m'ont regardé à leur tour. Puis j'ai traversé la chambre de mon père en vitesse; cette fois-ci j'ai aperçu son bonnet de nuit bordeaux que je l'avais toujours vu porter depuis mon enfance. Le cri de la chouette me permettait d'apercevoir certains détails de la chambre du coin de l'œil, d'un regard rapide, suffisant pour que je les voie sans que je n'y succombe. Je me suis mis à regarder la chouette que je ne pouvais plus m'empêcher d'aller retrouver depuis que j'étais revenu prendre soin de ma mère. Le terrain désolé s'étendait devant moi, je le regardais longuement tous les jours, sans savoir ce que j'en attendais. Ce n'était plus le terrain de la peur comme dans mon jeune âge; je m'étais habitué à voir beaucoup de terrains vagues, et mon travail consistait à y édifier des constructions, de sorte que mon œil ne voyait plus dans de tels espaces que les immeubles d'habitation qui allaient y être construits. Leur vide n'était pas un état permanent mais une phase transitoire qui devait s'achever par leur remplissage. Quand le soleil s'est couché, la chouette a déployé ses ailes et s'est envolée au loin.

Ma mère a ajusté la radio sur la « station du Saint Coran » et s'est couchée tôt comme à son habitude, et j'ai continué à me déplacer entre les recoins de la maison. J'ai trouvé un vieil album de photos que ma mère avait feuilleté avec l'une de ses invitées. J'ai hésité à l'ouvrir, puis je me suis assis et j'ai tourné les pages sans me concentrer, pour aussitôt le poser de côté. Le bruit de l'eau s'échappant du robinet de la cuisine me parvenait distinctement. Les derniers mois, ma mère et moi avions exercé une forte pression sur

mon père pour le convaincre de détruire la maison et de construire une tour à sa place, en association avec un courtier, comme le font les gens de nos jours. Notre argument était que l'offre du courtier était très avantageuse, et que c'était là le cycle naturel de la vie, que le neuf remplace l'ancien. De plus, j'allais superviser personnellement ce projet. Mais le refus de mon père fut catégorique, et il nous demanda de le laisser en paix dans sa chambre. Ma sœur prit son parti et nous reprocha d'essayer de l'impliquer de force dans un projet commercial, en disant : « Pourquoi êtes-vous pressés ? Vous savez qu'il ne s'est jamais intéressé à de telles choses. Laissons la maison en l'état, jusqu'à ce que "Dieu accomplisse ce qui doit être accompli". » Ma mère dit : « Si je m'étais résignée à l'absence de sens commercial de votre père, cette maison n'aurait même pas existé. » Je dis : « Ne voyez-vous pas que la maison tombe en ruines ? » Mon père dit : « Chaque chose en son temps. »

La voix de la chouette m'a réveillé cette nuit d'un sommeil troublé. L'aube n'avait pas commencé à poindre. Je me suis levé immédiatement et me suis dirigé vers le balcon de mon père, ne sachant pas pourquoi je continuais à répondre, comme ensorcelé, au cri de la chouette depuis le premier jour où je l'avais entendu. J'ai regardé vers le haut, effrayé ; l'obscurité était totale mais j'ai eu l'illusion que je voyais ses yeux miel. La chouette n'arrêtait pas de crier cette fois-ci, elle répétait une seule mesure : *cac cac*. Debout seul, j'ai cherché des yeux la chouette que je ne voyais pas tout en écoutant son cri. Puis j'ai regardé devant moi vers le terrain désolé plongé dans une obscurité surmontée d'une brume légère. Les lumières provenant des maisons d'en face étaient faibles et ne permettaient pas à mes yeux de distinguer quoi que ce soit, mais je sentais l'agitation qui animait le terrain désolé ; parfois me parvenait aux oreilles un bruissement ou un frémissement dont je ne pouvais déterminer la source, et d'en haut me parvenait le cri de la chouette, régulier et insistant. Les battements de mon cœur se sont accélérés,

je me sentais extrêmement faible et humble devant ce face à quoi je me tenais, mais tout ce que je ne voyais pas m'entourait sans me nuire. Puis soudain m'a envahi une immense sérénité, que je n'avais pas connue depuis que j'étais entré dans la maison une semaine plus tôt.

Au petit matin, je me suis réveillé et j'ai aidé ma mère à préparer le petit-déjeuner : deux œufs au plat, une assiette de fromage bleu aux tomates. Nous nous sommes assis pour manger. Puis le téléphone a sonné et elle est allée répondre. Depuis ma place à la cuisine, je l'ai entendue parler à ma sœur, puis elle est revenue me raconter que celle-ci avait peur de passer chez nous avec ses enfants après les explosions qui avaient secoué la ville hier, et que nous devions remettre notre première visite de la tombe de mon père à la semaine prochaine. Ma mère a ajouté que ma sœur avait raison, que les routes n'étaient pas sûres. J'ai réfléchi un moment et acquiescé d'un hochement de tête. Ma mère m'a dit de rentrer chez moi pour vaquer à mes affaires, je lui ai répondu de ne pas s'inquiéter, que je voulais rester avec elle deux jours de plus. Puis je suis allé dans la chambre de mon père et je suis sorti sur le balcon. La chouette n'était pas à sa place, la brume s'était dissipée et le terrain désolé s'étendait, paisible, sous une lumière lavée. Je suis resté à le regarder, apaisé : une colombe en poursuivait une autre au-dessus d'un lopin de terre, un chien courait entre les roseaux et les monticules de décombres s'étendaient en paix.

ALL THAT
MY EYES
DON'T SEE

Haytham El-Wardany

Today I heard its jarring cry early; it was barely past nine when its call reached my ears, and straightaway I set whatever I was busy with aside and hurried to my father's balcony. I lifted my eyes and saw the owl perched as usual on one of the squat iron spikes jutting up from the neighbours' wall. It fell silent when it saw me and I stood there, looking up at it, and it at me, neither one of us moving a muscle. These daily looks were all we had to share. Bit by bit, it started to move its eyes, combing the plot. Directly before me waves of many-coloured plastic bags surged and clashed atop the untended soil and the morning sun overhead shone down on pups starting their play, now vanishing beneath the bags, now plunging into fouled ditch water; a cat lay in the ruins of a wrecked old bathtub; in the distance children wobbled along a tree branch lying on the ground; the songbirds' chitterings swelled. Now and then I'd lift my eyes to the owl on its perch and find it looking out over the wasteland, like me.

Since coming home a week ago, I've moved around the house in a daze; every night sleeping in a different spot. My conversations with mother – who I've come to take care of now she's on her own – never vary from recycled stories about what happened at the hospital. Every day mother recounts the same details: entering the hospital, the days before, the treatment we'd received. And I listen, passing comment here and there, and remembering what one of the doctors told me. Now and then mother receives visitors, women I don't know, and I leave the room; our conversation

breaks off and I'm back to my fretful tour around the house. Every day I'd hover round father's room without going in, and when I do I can't stay there long: a quick look round then out I go. One day, just before sunset, I heard a sound coming from outside, like a cat's meow but harsher, like a soul being dragged across a glossy surface – *souk souk souk soukeekou*. One of the cats father cared for was my immediate thought. The sound had a strange quality, it rose above other sounds, a blend of sob and call, and I crossed the room and went out onto the balcony to see where it came from, only to find it coming from up above. I saw an owl, brown with light black stripes, perched on an iron prong, and made out its two great honey-coloured eyes. Then I started staring at it and it stopped calling out and stared at me.

As I made the morning tea, mother asked if I'd felt the explosion earlier and I answered that I hadn't felt a thing. At about seven, she said, she'd heard a boom and thought it might be an explosion coming from the ring road. I was surprised. The explosion had been ten kilometres away, I told her. She answered that on the radio they had said it had been very powerful. I stood in the kitchen picturing the detonation's sound waves expanding, cutting through the city's streets and buildings until they reached our house, then I heard mother calling me and I went into the living room and helped her move the marble table. We shifted the carpet and started mopping the floor. That done, I fetched a wet rag and tried opening the window so I could clean it, and the metal knob came off in my hand. I tried and failed to put it back on and said to mother that the windows all needed a carpenter to come and fix them, and she said nothing but took the knob and put it back herself. After we'd cleaned we waited for the water to dry, then I helped mother lay the carpet, and we set the table back in place and dusted down the living room's decrepit chairs to get the place ready for the day's guests.

The time I wasn't with mother I would spend on father's balcony, exchanging looks with the owl then gazing at the spacious plot beneath the rail. All my past life here at home I'd harboured a deep hatred of this plot, which to me was always the embodiment of the wasteland I wanted to escape – the city wastes that crept into my soul – and I'd made sure that my own home would be as far as could be from our old neighbourhood. Over the course of many years the feddan of green agricultural land had transformed into a void and fallow patch and then a waste ground full of detritus from the buildings that surrounded it on three sides. In the season when the groundwater rose, reeds and grass stalks came up around the rims of the damp areas, then dried and splintered, for new belts of green to grow when the water returned. And bit by bit the plot filled up with scattered piles of refuse from the private construction projects on some of the adjoining plots; their earth smoothed out to set up high towers. In among these tangled thickets generations of dogs and cats and rats lived and died and herons stood atop the rubbish heaps gazing about, legs filthy from the foul water.

A while after I'd married and left the house, I suggested to father that he take my room, which looked out on the street, instead of his room overlooking the waste ground. But he said that the street got on his nerves, that the waste ground no longer bothered him because it had become an integral part of his existence in that house, that following events down there now gave him pleasure. Where else could you see a cat piggybacking on a lamb? He laughed. Father's a city boy; never shown the slightest interest in nature: he'd turned his nose up at any trip mother suggested, point blank refused to leave his room and leave the city, if only to breathe a little fresh air for a few days. Everyone would take off and he'd stay at home, or rather in his room, which he hardly left anymore and from which it was no longer that easy to extract him: in his final days he'd ask mother to bring him in his food so he could eat alone. And despite his indifference

to everything that lay outside the city, he was attached to the life that sprang up in the waste ground. He knew the family lines of all the cats that lived there, knew the times the dogs would fight; and softhearted he would intervene – to rescue the kittens of a cat who'd died giving birth on his balcony, or to drive off a crow from his balcony wall because its cawing set him on edge. With time, father's stories about life at home grew fewer than the tales he told about his life on the balcony, until the balcony came to seem like the point where two worlds met: the house from which he was gradually withdrawing and the waste ground into which he edged.

Mother said that going to hospital had been a mistake from the beginning; that we'd have been better off staying at home and avoiding all that trouble. Mother always spoke in the plural, as though we had all been admitted to hospital and slept on its trolley beds. I told her that the doctors had been optimistic after the test results showed an improvement in the first few days, and she came back with, "Did their figures fool you? Couldn't you tell how he was with your own eyes and heart? He should have just stayed in his own bed at home." After lunch we sat in silence for a while, then I heard the owl's call quite clear and I broke off my conversation with mother and made for father's room, for the balcony. The owl no longer confined its call to sunset; in the last few days it had sounded round the clock. Passing through the room I noticed an old photograph of my sister set beneath the desk's glass top, from before she started wearing the hijab; a university student, her hair cut *à la garçonne*. The owl's call gave me licence to enter father's room and at the same time carried me safely through it, keeping me from toppling into the sea of memories; it let me cross the room light-footed, unimpeded by the jumbled details of my past. For a long while I stood there on the balcony looking at it, and it at me, its call now stilled. Then we both turned our gaze to the waste ground. I saw hoopoes hopping over stones and a large lizard proceeding steadily

along. I saw a pair of donkeys rearing on their hind legs and twining their necks together. I saw a pup emerge from a car's wrecked shell. I saw children running after a hobbling dog then slipping a rope about its neck and dragging it on. In the sky I saw military helicopters hovering over a gentle rise. Then I stubbed out my butt and threw it into the plot.

That afternoon my sister called to check we were all right because she'd heard on the news that there'd been bombings near us. Mother asked her where they had gone off, then said that we were fine and hadn't felt a thing; and my sister told her that she was worried and afraid, and that the streets were dangerous today, that we should avoid them. Afterwards my wife rang and I reassured her; told her we were well. Then I told her I would be back home after the visit tomorrow, as we'd agreed. We ended our calls and sat in silence. Mother broke it. She said she felt guilty because she'd let us take father to hospital and begged God's forgiveness, and she said that before his final coma he'd tried to sit up and push aside the tubes they'd wrapped round him, and that he couldn't, and that he'd leant towards her and said: Won't you do as we agreed? What was that, I asked her, and she said: That I bring him back home. Once more the silence stretched out between us, then I heard the doorbell go and went to open up. The door scraped along the floor and I had trouble shifting it. It was one of the neighbours wanting to visit mother; I stepped aside, ushered her into the living room, and left.

Years before, surveyors had come to level parts of the plot and paint white lime lines over the top, and it looked like the land, whose owner was a mystery to all, would meet its inevitable fate and the tower blocks would rise up overhead. A few days later father called and asked me what I, as an engineer, thought this meant, and I told him that most likely it meant that construction would finally begin: usually, the architect gets hold of the plot when its empty, oversees the

construction – a matter of months, depending on the size of the plot – then hands it to the owner, all built up and set to sell. I added that – most likely – construction on this plot would take six months, assuming the basic materials were available, and stricken, father mumbled, "Just six months." But the time passed without anything happening, and gradually the white lines laid down by the surveyors vanished and the plot returned to its former state: a land of poor choices, of constant conflict, a piece of ground forever fallow, its owners unable to make anything of it. Father's fears were stilled.

I asked mother if she'd ever heard father speak of an owl perched by his balcony and she said, incredulously, "Owl? God help us, he never said a word about owls." This was the question that occupied my mind ever since hearing the owl's call; every day, crossing father's room, I would ask myself if he had heard it, too. For a while I stayed seated next to her as she read her Quran, then left, and started moving round the house pursued by my terror of memories, staring at silent things staring back at me. I quickly passed through father's room and this time caught sight of his purple nightcap, which I'd known him to wear since I was a kid. The owl's call caused me to take in the room's details, a rapid sidelong glance, enough to see them without being slain. I stood there staring at the owl, the owl I'd been unable to stop myself going out to see since I'd returned to take care of mother. Before me sprawled the waste ground, which I looked at every day for hours with no idea what I expected from it. It wasn't the land of fear it had been when I was young; I was used to seeing a lot of waste ground now, building on it was my job, so I no longer noticed anything in plots like these, nothing but the residential blocks that would be built there in the end. Their emptiness was not a permanent condition; it was an intermediary phase which would end with the ground being filled. And then the sun went down and the owl spread its wings and flew away.

Mother tuned the radio to the Quran then went off early to bed as usual, and I remained, moving around the house. I came across an old photograph album that she'd been looking through with one of her guests. I hesitated, then sat and leafed through it distractedly and soon set it aside. I could clearly hear the gurgle of leaking water from the kitchen tap. In recent months, mother and I had placed huge pressure on father to team up with an estate agent, knock down the house and build a residential block on top, like everyone was doing these days. Our argument was that the agent's offer was an excellent one and that this was life's natural cycle: the new replacing the old – plus I would oversee the project myself. But father's refusal was absolute and he asked us to leave him in peace, in his room. My sister took father's side and told us off for trying to involve him in a commercial enterprise. "Why the rush?" she said: "You know he's never cared about things like that. Let's leave the house alone until God's plan comes about." Mother said, "If I'd given in to your father's lack of business sense this house would never have been built in the first place." I said: "Can't you see this house is falling down." And father said: "All in good time."

That night I woke from a troubled sleep to the sound of the owl. Dawn had not yet broken. Immediately I got up and headed for father's balcony, not knowing why, from the first day I heard it, I had obeyed the owl's call like a man possessed. I peered up fearfully, and it was pitch black but I fancied I saw two honey-coloured eyes. This time the owl did not stop shrieking, a single phrase incessantly repeated – *kaak kaak*. I stood there alone, gazing at the owl I could not see and listening to its call. Then I looked out before me at the waste ground sunk in darkness overlain by a light mist. The lights from houses opposite shone weakly and gave my eyes no aid. But coursing through the waste ground I sensed motion; sometimes a faint sound, reached my ear, a scratching, whose source I could not pinpoint, and from

up above the owl's call came rhythmic and insistent. My heartbeat quickened; I was very weak now, very frail before whatever it was I stood facing now; yet all I did not see surrounded me without harming me. Suddenly, I was overwhelmed by a towering calm, something I had not felt since moving in the week before.

I woke early and helped mother make the breakfast. We fried a couple of eggs, got a plate of strong white cheese and tomatoes and sat down to eat. Then the mobile rang and mother went to answer it. From where I was in the kitchen I heard mother addressing my sister, then she returned to tell me she was sorry, but given yesterday's bombings my sister would be stopping by with the children and we'd have to put off our trip to father's grave until next week. She had a point, mother went on: the roads weren't safe any more. I gave it a bit of thought, then nodded. Mother said I should go home and sort myself out, but I told her not to fret, that I wanted to stay with her for two more days. I went to father's room and walked out onto the balcony. The owl was not in its place, the mist had lifted and the waste ground showed through, serene in the rinsed light. I stayed gazing at it in silence. One dove fluttered up to join another above a patch of earth. A bitch scampered in and out of reeds. The refuse heaps sprawled peacefully.

Cet ouvrage est publié à l'occasion de l'exposition de Natascha Sadr Haghighian, «Ressemblance», présentée du 20 mars au 18 mai 2014 à la Maison d'Art Bernard Anthonioz, Nogent-sur-Marne, dans le cadre de la septième édition de la programmation Satellite du Jeu de Paume, confiée à Nataša Petrešin-Bachelez.

This book is published on the occasion of the Natascha Sadr Haghighian exhibition "Similar", held at the Maison d'Art Bernard Anthonioz, Nogent-sur-Marne, 20 March to 18 May 2014. It is part of the seventh edition of the Jeu de Paume's Satellite programme, curated by Nataša Petrešin-Bachelez.

—

Le Jeu de Paume, la Maison d'Art Bernard Anthonioz, Nataša Petrešin-Bachelez et Natascha Sadr Haghighian tiennent à remercier / The Jeu de Paume, the Maison d'Art Bernard Anthonioz, Nataša Petrešin-Bachelez and Natascha Sadr Haghighian would like to thank: Katinka Bock, Arnaud Debard, Haytham El-Wardany, Germain Ferey, Romain Lahaxe, Michel Mëtayer, Stefan Pente, Florent Perrier, Ashkan Sepahvand, Erik Wiegand, Ute Waldhausen, Brian KuanWood.

JEU DE PAUME

Direction / Director:
Marta Gili

Exposition / Exhibition
Responsable
des expositions /
Head of exhibitions:
Véronique Dabin

Coordination
de l'exposition /
Exhibition coordination:
Anne-Claire Duprat,
Alice Rivollier

Régie technique
Technical services:
Roxy Buembo, Éric
Michaux, Alain Tanguy

Édition / Publishing
Responsable des éditions /
Head of publications:
Muriel Rausch

Coordination éditoriale /
Editorial coordination:
Létilia Moukouri

Fabrication / Production:
Sandy Mattab

—



Direction / Director:
Gérard Alaux

Chargée de mission /
Project manager:
Caroline Cournède

Médiation / Public
programmes coordinator:
Giulia Camin

Régie technique /
Technical services:
Cyrille Têtu, Aires
de Jesus Domingues

Assistante de projet /
Project assistant:
Lucie Sabatier

Traductions /
Translations:
Samar Abou-Zeid, Robin
Moger, Philippe Mothe

Relecture / Proofreading:
Bernard Wooding

Conception graphique /
Graphic design:
Atelier 25,
Capucine Merkenbrack
et Chloé Tercé

Achevé d'imprimer en
mars 2014 sur les presses
de l'imprimerie / Printed
in March 2014 by Arti
Grafiche Europa, Pomezia,
Italie / Italy

ISBN: 978-2-915704-50-1

Dépôt légal: mars 2014 /
Legal deposit: March 2014

—

Crédits photographiques /
Photo credits

© Jeu de Paume,
Paris, 2014

PAGE 18
De gauche à droite
et de haut en bas /
From left to right,
and top to bottom:

– Toise sur le mur
d'un appartement familial
à Paris / Growth marker on
the wall of a family home
in Paris © Natascha Sadr
Haghighian

– Tableau de /
Painting by Madeleine
Smith-Champion, 1900-1920
Fonds de la Fondation
Nationale des Arts et
Plastiques © Fondation
Nationale des Arts
Graphiques et Plastiques

– Branches empilées sur
un camion / Branches piled
on a truck © Brian Kuan
Wood

– Mycena interrupta
© JJ Harrison, Creative
Commons

– Mine à ciel ouvert /
Open-pit mine © Stephen
Codrington, Creative
Commons

– Logo « Pétrole contre
nourriture » / Oil-for-
Food logo

– Mulch d'écorce
/ Bark mulch © Natascha
Sadr Haghighian

– Crayons de graphite
reproduisant la
forme hexagonale de
l'élément chimique
carbone / Graphite pencils
forming the hexagonal
shape of carbon atom
arrays © Irene Suarez-
Martinez

– Tour Total / Total
Tower, Paris

– Cernes de croissance
sur la coupe transversale
d'un tronc d'arbre / Tree
rings seen in a cross-
section of a tree trunk
© Arnoldius, Creative
Commons

– Logo de Total / Total
S.A. logo

– Tombe provisoire de
Yasser Arafat à Ramallah
/ Yasser Arafat's
temporary tomb in
Ramallah

Tous droits réservés /
All rights reserved

PAGE 19
– Photographie
représentant Madeleine
Smith, années 1880-1890 /
Photograph of Madeleine
Smith, 1900s
Fonds de la Fondation
Nationale des Arts et
Plastiques © Fondation
Nationale des Arts
Graphiques et Plastiques

PAGES 20-25
et / and 28-37
– Vues du parc de
la / Details from the
park at the Maison d'Art
Bernard Anthonioz,
Nogent-sur-Marne, 2013
© Natascha Sadr
Haghighian

PAGES 26-27
– Photographie de
tournage de / Production
shot of Similar, 2013
© Natascha Sadr
Haghighian Photo:
Germain Ferey

PAGES 38-41
Vues d'un terrain vague
au Caire / Details of a
wasteland in Cairo, 2013
© Haytham El-Wardany

—

Le Jeu de Paume est
subventionné par le ministère
de la Culture et de la
Communication /
The Jeu de Paume is subsidised
by the Ministry of Culture
and Communication.



Il bénéficie du soutien
de Neuflyze Vie, mécène
principal / It is supported
by Neuflyze Vie,
its principal partner.



La Fondation Nationale
des Arts Graphiques
et Plastiques contribue
à la production des œuvres
de la programmation Satellite /
The Fondation Nationale des
Arts Graphiques et Plastiques
contributes to the production
of works in the Satellite
programme.



En partenariat avec /
In partnership with:



Le Jeu de Paume et la Maison
d'Art Bernard Anthonioz sont
membres du réseau / The Jeu
de Paume and the Maison d'Art
Bernard Anthonioz are members
of the network:

